



Bernard Dilasser

Méduses, corps glorieux

1

Qu'elle fût le résidu de ta lente
migration
ou un peu de clair pollen
qui eût jeté ses paillettes d'or
sur le linge de mai,
l'attente était un pain que tu n'osais
rompre,
de peur qu'en fussent crevés
tes yeux de débiteur.

2

Temps,
sûr indice de nos fautes,
mais les jaunes tulipes de mars
surgiront, bientôt, de tes massives armoires,
telle une eucharistie
plus vaste que le pur négoce
des rancunes,
qui ne vaut que pour les piètres infections.

3

L'odieuse vinasse des marées qui s'écrasent
contre la digue
et une étoile qui explose
au plus aigu de tes pommettes,
luttteur,
comme la flamme très pure d'un iris.

4

Des ciseaux,
parmi les buissons de mai,
et c'est la stupeur qui l'emporte,
avant que, t'obstinant, tu ne finisses
par répandre l'ocre liqueur
de ta rancune
dans le vase qui déborde.

5

Complices,
nous le fûmes
des corridas où affleurerait le dur basalte
des songes,
en hommage, sans doute,
aux oiseaux de notre ascétisme,
même si la Terre avait fini par ressembler
aux violes que l'on tire
de leur étui.

6

Les fers de nos chevaux brisent
la mince gelée des flaques, à la saison
où l'empirisme s'autorise
de nos lassitudes
pour lâcher ses chiens lucides,
et, déjà, s'étirole ce goût
qui, pendant des lustres, nous avait portés
aux aveux,
mais pas plus de stigmates,
au bout du compte,
que n'en laissent les bêtes pensives,
dans les pâtures.

7

Les mains se hâtent,
à l'heure de signer le contrat,
mais plus rapides, encore, sont les idolâtres
de la pesanteur
à faire l'un de ces gestes qui s'achèvent
en une véronique prémonitoire.

8

Arbore tes terreurs nocturnes
comme des oripeaux
qui flotteraient sur les emblavures de mai,
puisque l'heure est venue d'ignorer
le cri rauque des freux
qui s'éloignent,
obsolètes !

9

La nuit procure des fougères
à notre crasse,
dont nous répandons
les spores, mêlés à l'eau de nos ablutions,
sur les terres incertaines où le vent
fait bruisser les clairs roseaux
de la jeunesse.

10

Les poitrines, aussi, ont leur cage d'ascenseur,
par où s'achemine
jusqu'aux fosses nasales le trop-plein des pâtures
humides, encore, de la rosée
qui tremblait dans la fleur profane
des crocus
ainsi que d'instables gouttes de mercure.

11

Le sable mouillé des regrets,
au fond de la besace
qu'alourdira, bientôt, la pâle venaison
de tes délires,
ô fièvre !

12

Répare-les, tes forces,
au cornet acoustique de l'ennui,
quand tombent tes illusions
ainsi que, parfois, la lourde vêtue d'un passereau,
jusqu'à te perdre,
en une très lente fuite,
dans le blé des paresse nocturnes !

13

La Terre a surgi,
pareille, en ses langes verdâtres,
aux pousses d'une asperge,
mais le plongeur n'en a rien su,
qui comptait, au fond de l'eau, les mousses
brunes d'un pilotis.

14

Décline, ruisseau, les pures diphtongues
de tes eaux,
à l'instant où elles se brisent
contre les pierres obtuses du gué,
tandis que s'agitent,
dans la fine vapeur des gouttelettes en suspension,
des milliers d'insectes bleus !

15

En pleurs,
l'enfant des bruines,
mais qu'il daigne, au moins, goûter
au pâle nougat des viornes,
s'il ne veut tomber
dans le puits blême de l'unisson !

16

Fendre la gousse des circonstances,
d'un geste résolu,
comme les pâles crosses
des fougères
percent, enfin, la neige
crasseuse d'avril,
et leur requête est d'un peu de chaleur,
qui leur sera plus utile
qu'aux ânes, le doux verbiage
de nos songes.

17

Tu ne suivras la piste,
qu'en te guidant à la fraîcheur qui vient
des abreuvoirs,
tant que deux ou trois pincées de sel n'auront rallumé
une lutte plus âpre, en ses excès,
que l'odeur du sang,
dans les rues du chef-lieu,
quand viennent les curées de septembre.

Bernard Dilasser est né en 1958 dans le Finistère. Études de philosophie. Vit en Bretagne. Auteur de romans et de poèmes. Il définit l'écriture comme « un exercice de détachement de soi mais aussi d'accueil, d'ouverture à l'Être ». Derniers ouvrages : *Le goût des framboises*, poèmes (tituli, 2016) ; *Exode*, récit (tituli, 2016) ; *Méduses, corps glorieux* paraîtra chez tituli à l'automne 2017.